

J'ai toujours tenu pour suspects ou illusoire des récits de ce genre : récits d'aventure, feuilles de route, racontards – joufflus de mots sincères – d'actes qu'on affirmait avoir commis dans des lieux bien précisés, au long de jours catalogués.

C'est pourtant un récit de ce genre, récit de voyages et d'aventure, que ce livre propose dans ses pages mesurées, mise bout à bout comme des étapes. Mais qu'on le sache : le voyage n'est pas accompli encore. Le départ n'est pas donné. Tout est immobile et suspendu. On peut à volonté fermer ce livre et s'affranchir de ce qui suit. Que l'on ne croie point, du même geste, s'affranchir de ce problème, – doute fervent et pénétrant qui doit remplir les moindres mots ici comme le sang les plus petits vaisseaux et jusqu'à la pulpe sous l'ongle, – et qui s'impose ainsi : l'imaginaire déchoit-il ou se renforce quand il se confronte au réel ? Le réel n'aurait-il point lui-même sa grande saveur et sa joie ?

Victor Segalen, *Equipée*,
première édition en 1929

Avant- propos

La route mythique : comment l'appeler ?
La panaméricaine ? La 40 ?

Mon père est mort à la guerre alors que j'avais trois ans. L'homme que j'ai toujours appelé « papa » – il s'appelait Marcel – partit en 1948 au Costa Rica, avec femme, ma mère, et enfant, moi. C'est lui qui m'a inoculé le virus des voyages. Il rêvait de suivre un jour la route panaméricaine, qui était en construction.

Devant la petite ferme dans la montagne, où mes parents m'avaient confiée à une amie pendant la révolution de Pepe Figueres, passait une vieille route coloniale impraticable autrement qu'à cheval, avec ses gros pavés disjoints entre des herbes folles et de grands arbres. Autrefois, elle reliait San José et la côte caraïbe, mais en 1948 elle se perdait dans la forêt impénétrable. Elle nous permettait de descendre au village, mais pas de monter vers le col. Je n'avais pas le droit de me diriger vers ce côté : cela pouvait être dangereux. En ai-je rêvé ! Le mystère est sur l'autre versant du col – toujours. J'ai gardé l'amour des routes, en particulier des chemins dont on ignore la destination. Ils sont l'image de la vie. Cette vieille route était pour moi cette fameuse « panaméricaine » dont parlait Marcel.

Lors de notre premier voyage en Argentine, en 2003, nous avons fait un long parcours sur la route 40, et nous avons aimé la grandeur des paysages qu'elle traverse. C'est une route solitaire, elle file nord-sud, le plus souvent sans traverser de villes, et les sommets des Andes sem-

blent monter la garde sur son flanc ouest. Suit-elle un ancien tracé de la panaméricaine ? Rien n'est moins sûr... Elle court d'Abra Pampa, où elle se détache de la route 9 qui vient de la frontière bolivienne, et s'achève à plus de 4500 kilomètres de là, à Rio Gallegos ; abandonnée par endroits, elle a gardé presque partout le statut de route nationale. Mais il est difficile de trouver des renseignements précis sur son histoire ! Jean avance l'hypothèse de la route stratégique le long de la frontière avec le Chili, longtemps contestée ; plusieurs indices semblent conforter ce point de vue, en particulier la longue boucle de Rio Turbio à Rio Gallegos en suivant au plus près la bande côtière qui sépare l'Argentine du détroit de Magellan. Avouons notre ignorance.

Nous avons rêvé de suivre de bout en bout cette route devenue un mythe. Nous l'avons fait, en ces mois de janvier et février 2006, au volant d'une voiture de location. Nous nous sommes permis de faire quelques détours, et parfois y avons été contraints. En traversant certaines régions la route retrouve les pistes des Indiens. En maints endroits, elle suit sans doute des routes plus anciennes, voire immémoriales. Que deviendra-t-elle dans un proche avenir ? L'asphalte la guette... l'abandon aussi, dans les passages que celui-ci épargnera. Peut-être aurons nous vécu « Les derniers jours de la route mythique » ?

Ne vous étonnez pas du fait que la route soit le sujet principal de ce récit de voyage et non simplement son fil conducteur : elle en était le but, la raison d'être.

Marie Claire Moulias

La route panaméricaine actuelle trace son ruban souvent autoroutier d'Anchorage, en Alaska, à Punta Arenas, au Chili : 48 000 kilomètres (!) ! Elle fut commencée en 1923. Il manque un tronçon entre Panama et Colombie.

Sommaire

Argentine.....	15
La route nord-sud	17
Le nord-ouest argentin (NOA) Vers la frontière bolivienne	19
De Yavi à Cafayate	27
La route 40 retrouvée	35
Le détour vers Cordoba	43
Vers lesAndes... et l'entrée en Patagonie	51
Nous étions en Patagonie !	55
Casablanca La Parilla de los Camioneros	59
La région des lacs	61
La route mythique	71
Les Andes du sud	83
Face au Glacier Perito Moreno.....	87
Plein Sud La dernière ligne droite et quelques variantes.....	91
Vagabondages en Patagonie.....	101
Désorientés... mais ravis.....	103
Retour à El Chalten	107
Cap à l'Atlantique	115
L'Atlantique	121
L'Iguazu.....	135
Retour aux cataractes	137
La province de Misiones	141
Notes éparses	147

Argentine

Nous avons fait la « quarante » ! Nous avons pu réaliser ce rêve, exprimé il y a trois ans, au retour de notre premier voyage : aller des hauts plateaux de la frontière bolivienne au Cap des Vierges que doubla Magellan pour rejoindre l'océan Pacifique. Faire la route, sur 10.000 kilomètres, dans l'immensité argentine !

Ce voyage fut d'abord le pur plaisir de la route. Dans ces paysages infinis, sans autres bornes que la ligne, proche ou lointaine, de la cordillère des Andes, rouler donne la sensation de ressentir charnellement l'écoulement conjoint de l'espace et du temps. Les formes et les couleurs des collines témoignent, comme un livre ouvert, de l'histoire de la terre. L'irruption, rare, d'un animal, ou, plus rare encore, de la présence humaine, rend sensible le miracle de la vie, arrivée tardive dans le déroulement des siècles. Les amoncellements des cristaux des glaciers du Perito Moreno, ou le grondement continu des chutes de l'Iguazu, donnent la vision éblouissante des forces telluriques dans leur lent et inexorable cheminement.

Dans un tel univers, les traces d'humanité sont d'autant plus émouvantes. Les tribus indiennes ont vécu pendant des siècles sur ces terres pauvres, sèches et, en Patagonie, soumises à la violence du vent, témoignant de l'extraordinaire capacité de l'homme à s'adapter, et à affirmer, dans une nature hostile, sa grandeur, en marquant de l'empreinte de sa main les falaises, au bord des grottes refuges.

Mais ce voyage a été aussi la rencontre avec les Argentins d'aujourd'hui. A notre joie, nous avons retrouvé un pays qui se redresse... En témoigne une activité retrouvée, de nombreux chantiers de logements sociaux, et cette jeunesse qui, sac au dos, en camping, découvre les beautés de son pays. Bien sûr la pauvreté est encore sensible, surtout à Buenos-Aires, mais l'impressionnant taux de croissance (9 % par an depuis 3 ans), le remboursement anticipé des emprunts dus au FMI, la volonté de retrouver son indépendance, comme en témoigne la fin du contrat avec la compagnie Suez pour imposer une politique sociale de l'eau, montre que l'Argentine va de l'avant avec son nouveau président, Nestor Kirchner.

Un bonheur en appelant d'autres, nous eûmes la joie, durant notre séjour, de voir élire, après Tabaré en Uruguay, une femme de gauche, Michelle Bachelot, à la présidence du Chili, et un indien, Evo Morales, en Bolivie, pour la première fois de son histoire.

Bien sûr, les divergences subsistent, dans le « cône austral » de l'Amérique, comme en témoigne, pendant notre séjour, le conflit entre Uruguay et Argentine sur l'implantation d'usines de pâte à papier. Le « Mercosur » est encore à réaliser. Mais le rêve de San Martin et de Bolivar, et, plus près de nous, celui du « Che », prend corps pour la première fois dans l'histoire par l'arrivée au pouvoir de gouvernements de gauche, soucieux du bien être et de la dignité de leurs peuples et cherchant à s'émanciper de la tutelle américaine et du pouvoir de l'argent. L'Europe, si elle existait avec une politique extérieure commune, s'honorerait de les aider.

Jean Moulias – juin 2006

La route nord-sud

